

CANAILLE ET CANAILLE,

DRAME POPULAIRE EN DEUX ACTES, MÉLÉ DE COUPLÉTS,

PAR

MM. AUGUSTE JOUHAUD ET ALFRED BOUET,

MUSIQUE DE M. ROGER.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-ANTOINE LE 30 JUIN 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE BERJAC, rentier.	M. VORSEL.	BROSSART, } PILOU, } FRANÇOIS, } UN DOMESTIQUE.	{ M. EDOUARD. { M. HENRY. { M. { M. BASTIEN.
JULES, son fils.	M. VALLOS.	OUVRIERS, VALETS, etc.	
JÉRÔME POUJOL, ouvrier tanneur.	M. ADALBERT.		
EUSTACHE, son frère.	M. COLONNA.		
ADRIENNE, sa sœur.	M ^{me} ROGER.		
DESCHAMPS, valet de M. de Berjac.	M. MARCHESSER.		

La scène se passe à Paris.

N. B. Le premier acteur inscrit tient en scène la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une rue ; à droite du spectateur, la boutique d'un marchand de vin ; à gauche, une vieille maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, seul, arrivant par la droite, regardant les rideaux du deuxième.

Les rideaux sont baissés... son frère n'est pas sorti... attendons... — Après le père et la mère, je ne connais rien de plus gênant pour les amoureux, que le frère de l'objet aimé !... Ce Jérôme Pujol surtout, est un... un honnête homme, je ne peux pas dire le contraire... un bon frère qui n'entend pas raison quand il s'agit de la réputation de sa sœur ; c'est une justice à lui rendre... mais, c'est fort désagréable pour moi qui ne suis heureux qu'auprès de cette chère Adrienne, de rencontrer sans cesse un frère ombrageux qui épie jusqu'à nos moindres démarches... — D'un autre côté, j'ai un père qui ignore cette liaison... qui doit l'ignorer toujours !... car, s'il savait, lui, si fier, si orgueilleux, que son fils fréquente une ouvrière... oh ! j'aurais tout à craindre de son ressentiment !... quand je pense à tout cela, je ne puis qu'approuver la conduite de Jérôme à mon égard... il me repousse... il défend à Adrienne de me parler... parce qu'il sait bien que jamais je ne serai son mari ! pauvre Adrienne !... Mais, quelqu'un sort de cette maison !... c'est elle !..

SCÈNE II.

ADRIENNE, JULES.

JULES, courant au-devant d'elle. Adrienne !.. ma chère Adrienne !.. c'est vous !..

ADRIENNE. M. Jules... je vous en prie... ne parlez pas si haut... mon frère est encore à la maison...

JULES. Je le sais... n'ai-je pas regardé votre fenêtre ?.. et comme vous ne m'avez pas donné le signal convenu... je prenais patience... j'attendais...

ADRIENNE. Jérôme ne travaille pas aujourd'hui... c'est lundi... et je tremble !.. s'il nous surprenait !..

JULES. Il est donc toujours sans pitié pour moi ?..

ADRIENNE. Oh ! il s'est fâché, parce que, l'autre jour, il vous a aperçu dans la rue... il a vu que je vous parlais... et il m'a dit un tas de choses !..

JULES. Que vous a-t-il dit, Adrienne ?..

ADRIENNE. Oh ! des raisons que j'ai bien comprises... et qui m'ont fait faire des réflexions...

JULES. Mais, encore ?..

ADRIENNE. Il m'a dit, comme ça, que c'était bien mal à vous de venir jeter le trouble dans une pauvre famille !.. de chercher à séduire une honnête fille !.. est-ce donc vrai, M. Jules ? que vous voulez me séduire !..

JULES, vivement. Moi ?.. ah ! quel soupçon !.. pouvez-vous supposer !..

ADRIENNE. C'est ce que je disais à mon frère... mais il m'a fait entendre alors que vous ne seriez jamais mon mari, que votre père, qui est un homme riche, ne consentirait jamais à une alliance disproportionnée... vu que vous avez de l'argent, et que nous n'en avons pas...

JULES, avec embarras. Quelle idée !..

ADRIENNE, continuant. Que par ainsi, il était inutile d'entretenir une liaison sans résultat...

Aia ! J'en guette un petit de mon âge.

Comment s'fait-il qu'les uns aient d'la richesse,

Tandis qu'd'autres n'possèdent rien ?

La fortun', cette enchanteresse,

Est parfois avar' de son bien.

Enfin, je commence à comprendre

Que l'plaisir qu'ell' cause ici bas,

Par malheur, ne rachète pas

Les larmes qu'elle fait répandre. (bis.)

C'est donc vrai, monsieur, que vous ne seriez jamais mon mari ?..

JULES, hésitant. Adrienne... votre frère... est dans l'erreur... je sais que mon père opposera plus d'un obstacle à votre union... mais, quand je lui dirai que je ne puis vivre sans vous ! que vous êtes digne d'entrer dans notre famille, et qu'il ne pourrait nous séparer sans me faire mourir de désespoir, il s'humanisera... il réfléchira qu'il vaut mieux avoir un fils... mésallié... puisque mésalliance il y a... et il approuvera notre mariage !

ADRIENNE, avec joie. Vous croyez !..

JULES. Sans doute... (A part.) Pauvre fille ! si elle connaissait la façon de penser de mon père.

ADRIENNE, le regardant. Hé bien ! vous v'là tout triste... quand vous venez de me mettre de la joie dans le cœur ?.. Ah ! mon Dieu !.. est-ce que vous ne penseriez pas ce que vous dites ?..

JULES, vivement, et avec amour. Oh ! je vous jure que le plus beau jour de ma vie, serait celui qui nous enchaînerait l'un à l'autre !.. car, je vous aime, Adrienne !.. oh ! oui !.. je vous aime de toute la force de mon âme !

ADRIENNE, avec bonheur. Bien vrai ?

JULES. Ah ! pouvez-vous en douter encore ?

JÉRÔME, dans la maison. Adrienne !.. Adrienne !..

ADRIENNE, avec effroi. Mon frère !

JULES. Je me sauve !

ADRIENNE, vivement. Restez ! il nous a vus !

SCÈNE III.

ADRIENNE, JÉRÔME, JULES.

JÉRÔME, sévèrement à Adrienne. Que fais-tu là ?.. Adrienne, est-ce ainsi que tu obéis à ton frère ?

ADRIENNE, tremblante. Oh ! ne te fâche pas !

JÉRÔME. À ton frère Jérôme qui, au nom de notre pauvre mère qui est là-haut, veille sur toi... afin que tu te méfies des beaux messieurs qui se font un jeu de tromper les jeunes filles assez sottes pour les écouter !

JULES. Ah ! M. Jérôme ! vous me connaissez bien mal !..

JÉRÔME, brusquement, à Jules. Je ne vous parle pas, à vous !.. du moins, pour le quart d'heure... je parle à Adrienne... dans un instant, je serai à vous... soyez tranquille, vous ne perdrez rien pour attendre.

ADRIENNE. Mon frère... le hasard seul...

JÉRÔME. Oh ! ne mens pas, petite !.. ce n'est pas par un mensonge que tu effaceras la faute que tu as commise.

ADRIENNE. Une faute, dis-tu ?

JÉRÔME. Oui ! une sœur qui désobéit à son frère... au chef de la communauté, enfin... car, je suis l'aîné de la famille... agit fort mal ! et mérite les reproches que je t'adresse !.. — As-tu donc oublié ce que notre mère mourante m'a dit en te la confiant à mes soins ?

ADRIENNE. Oh ! non, Jérôme ! jeme l'oublierai jamais !

JÉRÔME. Jérôme, veille sur Adrienne !.. qu'elle soit une honnête fille !.. — J'ai juré que cela serait, et mordu !.. cela sera !.. entends-tu, ma sœur ? — Je t'avais défendu de revoir ce monsieur...

ADRIENNE. C'est vrai, frère... mais... si tu savais ce qu'il m'a dit ?

JÉRÔME. Eh ! que peut-il t'avoir dit ?

ADRIENNE. Il m'a promis... le mariage !

JÉRÔME, d'un rire moqueur. Ah ! ah ! ah !.. ils le promettent tous !.. mais, promettre et tenir, ça fait deux !

Air du Bouffe.

Tous les amans ont l'mém' langage...

Chacun d'eux promet l'mariage !..

A sa bell', c'est à qui devra

Amour, bonheur, et cœtera !

Envers la personne adorée,

L'mariage est un dett' sacrée !..

Et puis, voilà qu'avant un an,

L'amoureux déposé son bilan ! (bis.)

JULES. Vous pourriez douter de..

JÉRÔME. Je ne ne vous parle pas, à vous !.. ce n'est pas encore votre tour... vous n'avez pas la parole ! Je cause avec ma sœur.

JULES. Ah ! M. Jérôme ! vous êtes bien cruel, bien injuste à mon égard !

JÉRÔME, se retournant de son côté. Allons, puisque vous êtes si pressé, je m'en vas vous dire tout de suite ce que j'ai sur le cœur !.. Je trouve fort étonnant, monsieur... je ne sais pas votre nom, je ne m'en suis même pas informé... je trouve donc fort étonnant que vous vous permettiez d'en conter à une pauvre fille que vous savez fort bien ne pas pouvoir épouser !

JULES. Qui vous a dit..

JÉRÔME. Qui m'a dit qu'un mariage entre vous et ma sœur est impossible, c'est un camarade qui vous connaît, qui connaît aussi votre père, et qui sait trop bien que jamais il ne consentira à une telle alliance pour son fils ; parce

que votre père, d'après ce que m'a dit le camarade, est un homme riche, fier, arrogant, qui regarde le pauvre monde comme rien du tout, et qui aimerait mieux sacrifier douze de ses enfans, s'il les avait, que d'en voir un épouser une honnête fille sans le sou !.. parce que l'argent est son dieu, et qu'il regarde comme de la boue, les braves gens qui n'ont pas de monnaie, faute de grosses pièces !.. — Voilà, monsieur, pourquoi je vous engage à laisser Adrienne tranquille, et à aller faire votr' joli-cœur auprès de vos pareilles ! — J'ai dit !

JULES. Ah ! si vous pouviez lire dans le fond de mon âme, vous verriez combien l'amour que j'éprouve pour votre sœur est loyal et sincère ! Je ne chercherai point à excuser la façon de penser de mon père, quant à la fortune.. malheureusement, ce qu'on vous a dit, à ce sujet, n'est que trop vrai !

JÉRÔME. Ah ! vous l'avouez donc ? Eh bien, puisque votre père est inexorable de ce côté-là, qu'espérez-vous en continuant une liaison qui ne peut que vous causer des chagrins à tous les deux ?

JULES. Ah ! je suis bien malheureux !

ADRIENNE. Faut-il qu'il y ait des pères qui pensent si mal.

JÉRÔME, à part avec un peu d'émotion. Ces pauvres enfans !.. je fais le méchant ; mais au fond... (*Avec bonté.*) Tenez, monsieur, vous me faites l'effet d'un brave garçon !.. Vous aimez Adrienne, je ne vous en veux pas pour ça... mais, croyez-moi, puisqu'il faut tôt ou tard que vous renonciez à elle, oubliez-la tout d'suite... parce que... en prolongeant ainsi une liaison sans dénomement... il pourrait en arriver un qui... que... hum !.. enfin, suffit... je m'entends... vot' serviteur !..

JULES. Oublier Adrienne ?.. Ah ! le pourrai-je jamais !

ADRIENNE, pleurant. Quant à moi, j'en mourrai, c'est sûr !

JÉRÔME, à Adrienne. Allons... allons... v'là des bêtises !.. que diable ! aussi, pourquoi vas-tu t'amouracher d'un beau monsieur qui a des écus ?.. (*A Jules.*) Et vous, Monsieur, pourquoi avez-vous des écus ?.. je vous le demande ?.. Parbleu ! si vous n'aviez rien ni l'un ni l'autre... eh bien, on mettrait tout ensemble, et en avant les violons !.. mais vous êtes riche, faut que nous vous tournions le dos... au revoir... c'est-à-dire non... nous ne devons plus vous revoir. (*A part.*) Ah ! quand j'ai juré à ma pauvre mère de servir de père à ma sœur, je n'savais pas que ce rôle-là était si difficile à remplir. (*Haut, à Jules.*)

Aia de Farinelli.

Laissez-nous, je vous prie ;
Ma sœur n'doit plus vous voir.
Il faut qu'ell'vous oublie,
Puisque c'est son devoir.

(*A part.*)

Qu'c'est tannant d'faire l' père !
Il n'est pas étonnant
Que tant d'gens, sur c'et terre,
Aiment mieux faire l'enfant.

ENSEMBLE.

JULES.

Monsieur, je vous en prie,

Laissez-moi la revoir !
S'il faut que je l'oublie,
Pour moi quel désespoir !

ADRIENNE.

On veut que je l'oublie !
Il n'est donc plus d'espoir !..
Pour moi, quell' triste vie,
Si je n'dois plus le voir.

JÉRÔME.

Laissez-nous, je vous prie, etc.

Jules s'éloigne.

SCÈNE IV.

ADRIENNE, JÉRÔME.

ADRIENNE, pleurant. Il est parti... nous ne nous reverrons plus.

JÉRÔME. Je l'espère bien !

ADRIENNE. Quand on s'aime, on n'peut donc pas s'marier ?.. je croyais, moi, que dès qu'on se convenait, ça devait aller tout seul ?

JÉRÔME. Oui, ça va tout seul, lorsqu'on n'affime pas plus haut que soi.

ADRIENNE. Mais frère, crois-tu que lorsque le cœur parle, il regarde si c'est trop haut ou trop bas ?.. il aime... là où c'qu'il aime, v'là tout !

JÉRÔME. Allons, petite sœur, ne te fais pas de chagrin... tiens, tu m'en ferais aussi à moi... et quand on a travaillé toute la semaine, on est bien aise d'avoir un peu de gaité le lundi... J'sais bien que c'est contrariant pour toi d'être obligée de renoncer à ce jeune homme... mais aussi, c'est ta faute... tu aurais dû penser que... Ah ! si j'avais de l'argent !.. si j'avais hérité de feu mon oncle qui était riche aussi, lui... là-bas... dans les îles... je me sais où... j'aurais bientôt levé tous les obstacles !.. mais je n'ai pas le sou... cet héritage est tombé entre les mains de je ne sais qui... des étrangers ont empoché des espèces de mon oncle, et Jérôme n'a pas vu l'ombre d'une pièce cent sous... cré coquin !.. c'est vexant, tout d'même ! quand on pense qu'on pouvait être riche, et que... ah ! bah ! bah ! on n'y pense pas, v'là tout !.. on pense à s'amuser un brin... c'est lundi... renforcez tes larmes... et nous irons ensemble, tantôt, voir si la Villette est toujours près du canal Saint-Martin, et allez donc !.. vive la joie et le vin à huit !

Aia : Faisons la paix.

C'est le lundi (bis.)
Que l'ouvrier reprend haleine ;
Puis il travaille jusqu'au sam'di.
Mais, quel est l' plus beau jour d'la semaine ?..
C'est le lundi. (bis.)
Et n'est qu'un beau jour, c'est l'lundi !

ADRIENNE. Ça c'est bien facile à toi d'être gai... si tu étais à ma place.

JÉRÔME. Allons, tais-toi... v'là not' frère Eustache... cache tes larmes... il irait raconter à tout le monde que... c'est bien le meilleur garçon et le plus grand bavard du faubourg... avec ça qu'il est poltron !.. oh ! poltron !.. je ne parviendrais jamais à lui donner du cœur au ventre !

ADRIENNE. C'n'est pas sa faute, à d'preuve garçon... il est si bon... il ne contrarie pas mes inclinations, lui.

JÉRÔME. Ah ! j'crois ben !... si tu n'étais surveillée que par ce gaillard-là, ça ferait du joli.

SCÈNE V.

LES MÊMES, EUSTACHE.

EUSTACHE. Jérôme !.. mon frère Jérôme !

JÉRÔME. Eh bien ! que me veux-tu ?

EUSTACHE. Pourquoi donc es-tu sorti comme ça sans rien dire ?

JÉRÔME. Avais-tu besoin de moi ?

EUSTACHE. Non, mais... c'est que... j'ai cru entendre que... tu te disputais ici avec quelqu'un.

JÉRÔME. C'est une idée... tu vois bien qu'il n'y a personne.

EUSTACHE. Oui... mais il est parti.

JÉRÔME, *haussant les épaules*. Qui ?

EUSTACHE. Lui.

JÉRÔME. Imbécile !

EUSTACHE. Je ne sais pas si c'est un imbécile ; mais c'était un monsieur... costu et calé sur toutes les coutures... il m'a semblé que vous vous disiez des gros mots, et je venais...

JÉRÔME, *souriant*. Pourme défendre ?

EUSTACHE. Non, pour te recommander d'être prudent... parce que la prudence est la mère de la sécurité.

JÉRÔME. Oh ! oui, je sais que la prudence est ton fort.

EUSTACHE. Ecoute donc, c'est le fort du faible.

JÉRÔME. Il ne fallait pas te déranger pour ça.

EUSTACHE, *regardant Adrienne*. Tiens ! Adrienne, comme t'as les yeux rouges ! on dirait que t'as pleu...

JÉRÔME, *vivement*. Allons, c'est bon ! ça ne te regarde pas !

EUSTACHE. C'est juste. (*A part.*) Il y a quelque chose là-dessous, mais faut pas le mettre en colère... soyons prudent... la prudence est la mère de la sûreté.

JÉRÔME, *bas à Adrienne*. Allons, ma sœur, rentre chez nous... ne te chagrine pas... va faire un peu de toilette... Crois-en ton bon Jérôme... ça s'passera... ça s'en ira de là.

Il montre son cœur.

ADRIENNE, *pleurant presque*. Je ne crois pas, frère.

JÉRÔME. Je te dis que ça s'en ira ! va mettre ton petit bonnet qui te coiffe si bien ! et puis ton cachemire... de coton... et embrasse-moi.

EUSTACHE, *à part*. Je voudrais bien savoir pourquoi elle a les yeux rouges, ma sœur.

Adrienne embrasse son frère, et rentre dans la maison.

SCÈNE VI.

JÉRÔME, EUSTACHE.

EUSTACHE. Dis-donc, frère, est-ce que nous n'irons pas faire un petit tour à la barrière aujourd'hui ?

JÉRÔME. Oui, tantôt... j'attends des amis, Brossart, Pilou, accompagnés...

EUSTACHE. De plusieurs autres.

JÉRÔME. Faut bien s'amuser un peu ; quand on a travaillé depuis le mardi jusqu'au dimanche, on peut bien...

EUSTACHE. Pardine ! on m'a dit qu'autrefois le bon Dieu se reposa le septième jour, qui était le dimanche ; l'ouvrier qui n'est pas aussi solide que le bon Dieu, peut bien prendre le septième et le huitième qui est le lundi... mais, je t'en prie, frère, ne te fais pas quelque mauvaise affaire là-bas ; si nous rencontrons c'méchant garnement de Larnidou, qui cherche querelle à tout le monde, ne lui réponds pas... faut être prudent... la prudence est la mère de la...

JÉRÔME. Eh ! tu m'embêtes avec ta prudence et sa mère !

EUSTACHE. Allons, bon ! bien ! v'là que je l'embête, à présent, parce que je lui dis d'être prudent... on a si vite attrapé un coup d'poing, de pied ou de n'importe quoi, à un endroit quelconque ; mais il ne veut pas m'écouter... on ne dirait jamais que c'est le même sang qui coule dans nos veines respectives ; il est courageux, et moi, je suis... prudent.

Air de l'Apothicaire.

Si jamais j'do's être soldat,
Ce dont mon bon ang me préserve !
Si l'on m force à servir l'Etat,
J'tach'rai qu'on m'mett' dans la réserve...
Si quelque jour, dans les combats,
Les amis montrent d'la vaillance...

JÉRÔME, *souriant*.

Dis-moi ce que tu montreras ?..

EUSTACHE.

Moi, j'montrerais de la prudence.
Je te promets, qu'dans les combats,
Je montrerai beaucoup d'prudence.

On entend la ritournelle du chœur suivant.

JÉRÔME, *avec joie*. Eh ! v'là les amis !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BROSSART, PILOU, FRANÇOIS,
OUVRIERS.

CHOEUR.

Air du Châlet.

Accourons tous, camarades.
Près d'un joyeux compagnon.
Le lundi n'y a pas d'malades.
Personn' n'reste à la maison.

JÉRÔME. Eh ! vous v'là tous ! toujours exacts ! les jours de repos comme les jours de travail !

BROSSART. Faut ça, Jérôme ; c'est l'moyen d'faire aller d'front le plaisir et l'ouvrage, sans que l'un nuise à l'autre.

JÉRÔME. Tu as raison, Brossart !.. Eh ! bonjour, Pilou ! bonjour, farceur !.. est-ce que ta femme fait toujours tapage quand tu rentres à la maison avec la tête un peu...

PILOU. Mais oui, toujours... pourtant elle commence à s'y faire.

JÉRÔME. A la bonne heure !

EUSTACHE. Faut prendre garde à ça, monsieur Pilou, les femmes ne sont pas bonnes... surtout

quand elles sont méchantes, faut être prudent avec elles... voyez-vous la prudence est la mère de la docilité.

PILOU. Qu'est-ce qu'il me chante donc, ce-lui-là ?

JÉRÔME, riant. Ne l'écoute pas, tu sais bien que c'est un poltron.

EUSTACHE. C'est ça ! on est poltron parce qu'on est prudent.

BROSSART. Eh bien, partons-nous ?

JÉRÔME. Quand vous voudrez.

PILOU. Si avant d'nous mettre en route, nous buvions une chopine chez l'voisin... j'ai une soif qui m' prend à la gorge.

LES OUVRIERS. Adopté !

PILOU, à la porte du marchand de vin. Eh ! père Mélange ! du vin !.. et du bon !

EUSTACHE, à part. Ce Pilou a toujours soif... c'est une véritable éponge, que ce garçon-là.

Le marchand a apporté du vin sur une petite table placée devant la boutique.

LE MARCHAND. Vous êtes servis.

PILOU. Bon, ça !

BROSSART. A ta santé, Jérôme !

JÉRÔME. A la santé des braves ouvriers de Paris !

TOUS. Oui ! à la santé des braves ouvriers !

Ils boivent.

EUSTACHE, à part. Si les ouvriers d'Paris tombent malades, ça n'sera pas la faute du camarade Pilou.

JÉRÔME.

Air nouveau de M. Roger.

Sitôt que l'jour vient à paraître,
L'ouvrier quitte son grabat.
Il travail pour devenir maître;
D'son zél' se s'ra le résultat.
Si l'soir en r'venant de l'ouvrage,
Il trouve un pauvr' sur son chemin,
Il lui dit : « Brave homm' prends courage
• Et c'gros sou pour avoir du pain ! »

Amis! (bis.)

Voilà l'ouvrier de Paris!

TOUS.

Amis! (bis.)

Voilà l'ouvrier de Paris!

JÉRÔME.

Si par son travail et son zélé,
Il parvient à sortir des rangs,
Des maîtres il est le modèle,
Ses ouvriers sont ses enfants.
Si l'un d'eux a, par aventure,
Bu trop de vin en un 'seul' fois,
Il pardonne... et tout bas murmure:
« Voilà comm' j'étais autrefois. »

Amis! (bis.)

Voilà l'ouvrier de Paris!

TOUS.

Amis! (bis.)

Voilà l'ouvrier de Paris!

JÉRÔME.

Si dans un temps d'crise et de guerre,
L'étranger, dont nous n'voulons pas,
Montre le nez à la frontière,
L'compagnon prête encor son bras!
Jaloux de voir dans sa patrie,
Dont il est fier, à justes droits,
Régner les arts et l'industrie.
Avec de bell' s'ethonnes lois!

Amis! (bis.)

Voilà l'ouvrier de Paris!

TOUS.

Amis! (bis.)

Voilà l'ouvrier de Paris!

BROSSART. Le vin est bu, faut penser au quart d'heure de Rabelais...

EUSTACHE. V'là comme dans la vie, il y a de bons moments et de vilains quarts d'heures...

BROSSART. C'est moi qui regale...

JÉRÔME. Et c'est Pilou qui paie !...

PILOU. C'est toujours comme ça...

EUSTACHE, à part. Ça lui apprendra à avoir soif...

BROSSART. A présent, en route, les amis !...

LES OUVRIERS. En route !

PILOU. Où irons-nous ?...

JÉRÔME. A-la Barrière du Combat !....

EUSTACHE. Non !... mes amis !... ça n'est pas prudent !... S'il y a a quéque taloche à recevoir, c'est toujours de ce côté-là...

BROSSART, à Eustache. Est-ce que tu nous prends pour des quadrupèdes ?...

EUSTACHE. Croyez-moi !... la prudence est la mère de la santé...

PILOU. Eh ! va te promener ! ...

EUSTACHE. C'est juste, puisque nous y allons tous...

CHOEUR.

Air du Siège de Corinthe.

A la barrière,
Courons tous, de ce pas !
L'cidre et la bière...
Là bas,

N'nous manq'ront pas.

Ils vont pour s'éloigner quand paraît M. de Berjac.

SCÈNE VIII.

M. DE BERJAC, JÉRÔME, EUSTACHE, BROSSART, PILOU, FRANÇOIS, OUVRIERS.

M. DE BERJAC, entrant par la droite. Numéro 24... m'a-t-on dit... ce doit être de ce côté...

JÉRÔME, aux autres. Que cherche-t-il donc, ce bourgeois-là ?...

M. DE BERJAC, regardant les maisons de gauche. Oh !... ces allées !... quelle horreur !... comment peut-on se loger dans de pareils taudis ?...

EUSTACHE, bas, aux autres. Il admire l'architecture de notre maison...

M. DE BERJAC, à lui-même. Je suis presque fâché de m'être égaré dans ce quartier... Enfin, cette démarche était nécessaire... — Quand j'y pense que c'est ici que mon fils... l'héritier de ma fortune... entretient une liaison scandaleuse avec la sœur d'un homme du peuple !... d'un ouvrier !... oh ! rien que d'y songer, le rouge me monte au front !...

PILOU. Eh ! bien, viens-tu, Jérôme ?...

JÉRÔME, préoccupé. Attendez un instant, les amis... (bas à Eustache.) Je voudrais bien savoir pourquoi ce particulier-là regarde notre maison...

EUSTACHE. Il cherche peut-être un appartement...

Pendant ce qui suit, les ouvriers causent devant la boutique du marchand de vin, et ne font pas attention à ce qui se passe sur le devant de la scène.

M. DE BERJAC, à lui-même. Voyons donc cette jeune fille... puisqu'il le faut... et parlons-lui de manière à la faire repentir d'avoir osé lever les yeux sur mon fils!... On n'a pu m'apprendre son nom... elle doit habiter cette mesure avec ses deux frères... il me sera facile de découvrir cette impertinente famille... — Ce qui me coûte le plus, c'est d'entrer là-dedans... ah! monsieur Juls!... je ferai retomber sur vous tous les désagréments d'une semblable démarche!... oh! les enfants!... les enfants!... — Entrons donc, puisqu'il le faut...

Il se dispose à entrer dans la maison habitée par Jérôme et sa sœur.

JÉRÔME, à part, le regardant. Oh! j'ai des soupçons!... faut que j'en aie le cœur net!... (à M. de Berjac qui allait entrer). Pardon, monsieur... si vous me disiez quelle est la personne que vous cherchez, je pourrais peut-être vous donner des renseignements exacts...

M. DE BERJAC, le regardant à peine. Vous? en effet!... vous êtes probablement de ce faubourg?... vous habitez peut-être cette... mesure?...

JÉRÔME, appuyant. Oui!... c'est moi qui suis un des locataires de cette mesure... Écoutez donc, monsieur, s'il n'y avait que des millionnaires, qu'est-ce que les gens riches feraient de leurs cabanes?... faut bien qu'il y ait des pauvres diables pour peupler les mesures de ces messieurs!... (À part) il me déplaît, ce particulier-là?..

EUSTACHE, bas à Jérôme. Sois prudent, Jérôme... la prudence est la mère de la...

M. DE BERJAC. Connaissez-vous, dans cette maison, une jeune fille qui a deux frères... j'ignore leur nom... l'aîné est, je crois, un ouvrier tanneur... le plus jeune est une espèce d'idiot!..

EUSTACHE, à part. Un idiot!.. quéqu' c'est qu' ça?..

JÉRÔME, à part. Je ne m'étais pas trompé!.. (haut) Monsieur, cette jeune fille que vous cherchez est... ma sœur... je suis son frère aîné... ouvrier tanneur...

EUSTACHE, à part. C'est moi qu'est l'idiot.

M. DE BERJAC. Cela se rencontre à merveille!.. c'est précisément vous et votre sœur que je cherchais!.. je suis enchanté de vous rencontrer.

JÉRÔME. Vous êtes trop honnête!

M. DE BERJAC. Parce que cette rencontre me dispense d'entrer dans ce taudis.

JÉRÔME, à part, avec dépit. L'insolent!.. (haut, et brusquement.) Au fait, monsieur!.. que me voulez-vous?... que voulez-vous à ma sœur?

M. DE BERJAC. Je voulais dire à votre sœur que je trouve fort étonnant qu'elle se permette d'écouter les propos d'amour d'un jeune homme qui, par son rang et sa fortune...

JÉRÔME, l'interrompant. Ah! j'avais bien deviné!.. vous êtes le père du jeune homme?..

ch bien, je vous dirai à mon tour, monsieur, que je trouve fort étonnant que votre fils oublie son rang et sa fortune, pour venir compromettre le repos et l'honneur d'une pauvre fille!

EUSTACHE, à part, à lui-même. Je voudrais bien savoir ce que c'est qu'un idiot.

M. DE BERJAC, à Jérôme, souriant avec mépris. Laissez donc... je ne suis pas votre dupe!.. vous trouvez fort commode d'avoir pour votre sœur un amant riche, et...

JÉRÔME, avec colère. Monsieur!.. savez-vous bien que c'est une insulte que vous nous faites-là!

EUSTACHE, effrayé. Jérôme, sois prudent!.. la prudence est la mère...

M. DE BERJAC, avec dédain. Prenons garde d'offenser monsieur!

JÉRÔME.

AH! Un page aimait la jeune Adèle.

Que dites-vous?... quelle erreur est la vôtre!
Et pour qui donc nous prenez-vous?..

M. DE BERJAC.

Fort bien!.. faites le bon apôtre...
Mais j'y vois clair...

EUSTACHE, bas, à Jérôme.

Contentons-nous!..

JÉRÔME, avec colère.

Vendre ma sœur!.. quelle infamie!..
Oh! vous mentez!.. vite, rétractez ça!..
Car l'ouvrier, c'est moi qui l'certifie,
Ne mangera jamais de ce pain là! (bis.)

Les ouvriers qui causaient entr'eux accourent au bruit.

BROSSART, à Jérôme. Ah! ça, mais, qu'est-ce qu'il te veut donc, ce brave homme-là?

PILOU, regardant de Berjac. Je n'sais pas où c' que je l'ai envoyé, mais il ne me revient pas du tout.

M. DE BERJAC, avec ironie. Ces petites gens sont susceptibles, ma parole d'honneur!

JÉRÔME. Ces petites gens, monsieur, ne veulent pas qu'on les insulte quand ils ne le méritent pas!.. ces petites gens, qui vous parlent avec politesse, ont le droit d'exiger que vous leur répondiez de même! — Quant au but de votre visite, je vous dirai que mon intention n'est nullement de permettre que ma sœur fréquente votre fils... je l'ai congédié, ce matin, monsieur votre fils!.. et j'espère bien qu'il ne viendra plus promener ses guêtres de ce côté!.. voilà tout ce que j'ai à vous dire!.. sur ce, je vous tourne les talons, parce que je sens que la conversation finirait mal!

M. DE BERJAC. En vérité! je crois qu'il ose prendre un ton!.. ah! ne me parlez pas de la canaille.

TOUS, avec colère. La canaille!

BROSSART. Ah! cré-coquin!.. qu'est-ce qu'il a dit là?

JÉRÔME. De la canaille!.. misérable!

EUSTACHE, à part. Ça chauffe!.. allons-nous en... la prudence est la mère de la salubrité.

Il rentre dans la maison.

TOUS.

AH! Alerte!

Canaille!.. bis!
Pareil mot fait rougir le front!..

Canaille! (bis.)
Ah! quel affront!

JÉRÔME, *furieux.*
Ah! si j'n'écoutais qu'ma vengeance!
BROSSART, *levant la main.*
J'ves punir un'telle insolence!..

JÉRÔME, *l'arrêtant.*
Arrêt', Brossart!.. tu t'salirais!..
Que c'monsieur s'en retourne en paix...

BROSSART, *à part.*
Si je l'retrouv' jamais!..

TOUS.
Canaille! (bis.) etc.

M. de Berjac est sorti pendant la reprise du chœur, en leur jetant un dernier regard de mépris.

SCÈNE IX.

BROSSART, PILOU, JÉRÔME, FRANÇOIS, OUVRIERS.

BROSSART, *à Jérôme.* Ah! cré-coquin!.. si tu m'avais laissé faire, j'te jure fois de Brossart, que je lui aurais brossé quéque chose!

PILOU. Et moi donc, j'vous promets qu'il ne serait pas resté un brin de poussière sur son bel habit!

BROSSART. Bah! n'pensons plus à ce pekin-là, et partons!

TOUS. Oui, partons!

JÉRÔME, *avec agitation.* Allez toujours, mes amis... je vous rejoindrai... faut que j'parle à ma sœur.

PILOU. Comme tu voudras... filons.

BROSSART. Nous t'attendrons là-bas.

JÉRÔME. C'est dit.

CHOEUR.

Air du Siège de Corinthe.

A la barrière,
Courons tous de ce pas,
L'cidre et la bière
Là-bas
N'nous manqueroit pas.

Ils sortent.

SCÈNE X.

JEROME, *seul*, puis EUSTACHE.

JÉRÔME, *se promenant avec agitation.* Oh! je suis content de moi... j'ai été maître de ma colère!... car, si je l'avais écoutée, oh! je lui aurais fait un mauvais parti, à ce... Comme il nous a traités!... ma pauvre sœur!... c'est elle pourtant qui est la cause involontaire de ce qui vient de se passer...

EUSTACHE, *paraissant à la porte de la maison.* Ils sont partis... tout est calme... la prudence me permet de me monter...

JÉRÔME. Eustache!... que fait Adrienne?...

EUSTACHE. Elle travaille...

JÉRÔME. J'espère que tu ne lui as pas dit un mot de...

EUSTACHE. De la petite dispute de tout à

l'heure?... non, frère... je n'ai pas dit un mot... je lui en ai dit deux...

JÉRÔME. Bavard!...

EUSTACHE. Elle avait entendu plusieurs voix dans la rue... des voix qui parlaient plus haut que de coutume... et dam', faut bien répondre quand on vous demande *quoi* et *qu'est-ce?*... la prudence ne me défendait pas de lui dire...

JÉRÔME, *avec humeur.* En v'là asez... Va la chercher... nous irons tous les trois ensemble rejoindre les camarades là-bas... (*A part.*) Faut la distraire... ça chassera de son idée, des choses qui n'auraient jamais dû y entrer....

EUSTACHE. Quel bonheur!... nous allons nous amuser!... la prudence le permet... quand on peut le faire sans danger...

JÉRÔME. Va-t'en donc!...

EUSTACHE. Me v'là parti... (*à lui-même.*) Je voudrais bien savoir ce que c'est qu'un idiot...

Il rentre dans la maison.

JÉRÔME, *seul.* Oui!... faut qu'elle oublie ce jeune homme!... il le faut absolument!... Pauvre sœur!.. si cette liaison durait plus longtemps, que de larmes, que de regrets en seraient la suite!...

SCÈNE XI.

JÉRÔME, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Jérôme.* Pourriez-vous m'indiquer la demeure de Jérôme Poujol?...

JÉRÔME, *à part, regardant le domestique.* Allons!... que me veut-il, celui-là?... est-ce encore quelque affront à essayer?... mordué!... qu'il y prenne garde!... ça ne se passerait pas comme tout-à-l'heure!... (*Haut, un peu brusquement.*) Jérôme Poujol?... que lui voulez-vous?... c'est moi!...

LE DOMESTIQUE. On m'a chargé de vous remettre d'abord... cette lettre.

JÉRÔME, *avec étonnement, prenant la lettre des mains du domestique.* Une lettre!... pour moi?...

LE DOMESTIQUE, *tirant de sa poche un paquet de papiers cacheté avec soin.* Ensuite, ce paquet cacheté...

JÉRÔME, *le prenant.* Pour moi!... encore?...

LE DOMESTIQUE. C'est de la part de M. Pascal...

JÉRÔME. Pascal?... je ne connais pas... pourriez-vous me dire...

LE DOMESTIQUE. Rien de plus... ma commission est faite... adieu...

Il s'éloigne.

SCÈNE XII.

JÉRÔME, *seul.*

Qu'est-ce que cela veut dire?... hum!... cet air de mystère ne me présage rien de bon... voyons donc cette lettre... de M. Pascal... qua

je n'ai pas l'honneur de connaître... (*Il ouvre la lettre, la parcourt vivement, et s'écrie :*) Grand Dieu!... qu'ai-je lu?... il se pourrait!... (*Hors de lui.*) Ces papiers attesteront la vérité, me dit-il!... oh!... est-ce un rêve!... suis-je bien éveillé?... moi!... moi!... Jérôme Pouljol, je... Oh! ma tête!... ma tête!... (*appelant*) Adrienne!... Adrienne!... Eustache!... ma sœur!... mon frère!... Ah! courons!... courons à l'instant!...

JÉRÔME. Non!... une course pressée!... vous saurez tout!... dans une demi-heure!...

EUSTACHE. A l'île d'Amour!...

JÉRÔME. Eh! non!... (*Musique en sourdine, jusqu'à la fin de l'acte.*) rue de Tournon, numéro 12!...

Il sort en courant.

ADRIENNE, avec surprise. Rue de Tournon?..

EUSTACHE, de même. Numéro 12.

ADRIENNE. Que signifie?..

EUSTACHE. Je ne connais pas de guinguette, rue de Tournon, n. 12... Enfin, c'est égal, nous irons flâner par là... (*allant à la coulisse de droite, par laquelle Jérôme est sorti, et criant :*) Frère!... sois prudent... ne t'expose pas... la prudence est la mère de la... Allons, il ne m'entend pas... il est déjà bien loin... (*Prenant le bras de sa sœur.*) Viens, Adrienne... Nous irons nous promener du côté de la rue de Tournon... ça n'est pas amusant du tout par là... j'aime bien mieux la Villette... où c'qu'on joue à la loterie pour un tas de belles choses qu'on ne gagne jamais... mais, enfin, Jérôme le veut...

ADRIENNE. Allons rue de Tournon...

EUSTACHE. Numéro 12...

Ils s'éloignent lentement par la droite.

SCÈNE XIII.

EUSTACHE, ADRIENNE, JÉRÔME.

EUSTACHE, à son frère. Partons-nous?... ADRIENNE, le regardant. Jérôme!... quelle agitation!...

JÉRÔME. Ah! si vous saviez!... mais, hâtons-nous!... (*à lui-même*) Rue de Tournon, numéro 12!... j'y cours!...

EUSTACHE. Allons-nous à la Chopinette?..

JÉRÔME. Il s'agit bien de la Chopinette!... Adrienne! Eustache! vous viendrez me rejoindre dans une demi-heure!...

EUSTACHE. A la barrière des Trois-Couronnes.

ADRIENNE, à Jérôme. Tu ne viens pas avec nous?..

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente un salon richement meublé; porte au fond; portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE BERJAC, seul, assis à gauche, devant une table; il est inquiet et soucieux; puis DESCHAMPS.

M. DE BERJAC. Où peut-il avoir déposé ces papiers?... jusqu'à ce jour, il s'est obstiné à se taire... Depuis ce matin, la maladie a fait des progrès effrayants... et maintenant, il est hors d'état de parler et d'entendre...

Air de Partie et Revanche.

Ah! j'aurais dû livrer aux flammes
Tous ces papiers, qui peuvent aujourd'hui
Leur révéler d'anciennes trames,
Avec les pièces à l'appui!..

Ah! de mon cœur le calme a fui,
Entre ses mains, par négligence,
J'abandonnai mon secret!.. Quel tourment!

Est-ce le remords qui commence?

Ou bien est-ce un pressentiment?

Est-ce, hélas! un pressentiment?

(*Appelant.*) Deschamps!..

DESCHAMPS, entrant. Que désire monsieur?.. M. DE BERJAC. Dans quel état est le malade?

DESCHAMPS. M. Pascal vient de mourir...

M. DE BERJAC, se levant vivement. Il est mort!..

DESCHAMPS. Oui, monsieur.

M. DE BERJAC, à part. Courons!.. peut-être trouverai-je dans sa chambre?.. Oh! mon Dieu! je ne sais quel pressentiment m'agite!.. mon inquiétude est au comble!.. oh! il faut que je trouve ces papiers! que je les anéantisse!

Il sort.

SCÈNE II.

DESCHAMPS, seul.

Que se passe-t-il donc ici!.. l'intendant est mort... le maître est inquiet... De quelle coh-

mission importante André a-t-il été chargé par le mourant?... où allait-il avec ces papiers!.. oh! il y a, dans tout cela, quelque chose qui n'est pas naturel... Mais, quel bruit!.. qui vient dans ce salon?

SCÈNE III.

DESCHAMPS, JÉRÔME, suivi de plusieurs domestiques qui veulent l'empêcher d'entrer.

JÉRÔME. Quand j'vous dis que je dois parler au maître de la maison!..

DESCHAMPS. Qu'y a-t-il?

UN DOMESTIQUE. Cet homme veut entrer malgré nous...

DESCHAMPS, à Jérôme. Que viens-tu faire ici?..

JÉRÔME. Je l'ai déjà dit. Je viens parler à M. de Berjac.

DESCHAMPS. Comment t'appelles-tu?

JÉRÔME. Jérôme Poujol.

DESCHAMPS. C'est bien... je vais t'annoncer, attends ici... et si M. de Berjac consent à te recevoir, je viendrai t'en prévenir.

JÉRÔME. A la bonne heure.

Descamps sort avec les valets.

SCÈNE IV.

JÉRÔME, seul, regardant autour de lui.

Me voilà donc rue de Tournon, n. 12; dans la maison de M. de Berjac, que je ne connais pas... mais avec lequel je vais bientôt faire connaissance... Je n'ai pas perdu ces papiers!.. (Les tirant vivement de sa poche.) Non! voici bien la lettre de l'intendant... de M. Pascal... avec les preuves de ce qu'il avance... Oui! tout est là!.. Attendons-le de pied ferme, ce Berjac qui n'a pas craint de commettre une action infâme!.. oh! qu'il vienne donc!.. il me tarde de le connaître!.. de lui arracher le masque!.. On vient!.. c'est lui, sans doute!.. oh! contenons-nous!.. car si je n'écoutais que ma colère!..

Il remet les papiers dans sa poche.

SCÈNE V.

M. DE BERJAC, JÉRÔME.

M. DE BERJAC. Où est cet homme qui veut me parler?... (apercevant Jérôme) Que vois-je?

JÉRÔME, le reconnaissant. Je ne me trompe pas!..

M. DE BERJAC. L'ouvrier du faubourg Saint-Marceau!..

JÉRÔME. Le père du jeune homme!.. celui qui, ce matin, nous a traités de... (à part.) Oh! mon Dieu! la vengeance est donc permise,

puisque tu m'as envoyé des armes pour me venger de cet homme!

M. DE BERJAC, avec humeur et fierté. Que me voulez-vous!.. Je trouve fort extraordinaire, après la conversation que nous avons eue aujourd'hui, que vous ayez la témérité de mettre les pieds chez moi!

JÉRÔME, avec calme. Monsieur... de Berjac, car je sais votre nom, maintenant!.. Ma visite ne se rattache nullement à l'entretien que nous avons eu ensemble. Je viens chez vous, pour un motif beaucoup plus important, et pour vous et pour moi!

M. DE BERJAC. Pas de préambule; je veux bien vous écouter, mais soyez bref!.. De quoi s'agit-il?... et quel rapport puis-je avoir avec un homme... de votre espèce?

JÉRÔME, piqué. Je vais vous le dire, monsieur... (Appuyant.) Jacques Rémond! car vous ne vous appelez de Berjac que depuis votre départ de l'île Maurice!..

M. DE BERJAC, se troublant. Qui t'a dit... comment sais-tu?..

JÉRÔME. Qui m'a dit ce grand secret?... c'est un homme qui vient de régler ses comptes ici bas; parce qu'il en était un qu'il craignait de régler avec Dieu! vu que le ciel n'about point ceux qui se sont enrichis aux dépens d'autrui!.. me comprenez-vous, Monsieur Jacques Rémond de l'île Maurice?... Monsieur de Berjac, de Paris?

M. DE BERJAC, plus troublé. Grand Dieu! tu saurais!.. mais qui es-tu?... parle donc, malheureux!

JÉRÔME, lui montrant la lettre. Connaissez-vous cette écriture?

M. DE BERJAC, s'écriant. Une lettre de Pascal!.. (A part.) Je suis trahi!..

JÉRÔME. Je vais maintenant vous en lire le contenu! écoutez-moi bien! c'est le complice de Jacques Rémond qui a tracé ces lignes!.. (Lisant.) « Un mourant qui ne veut point emporter dans la tombe le remords d'une mauvaise action, vient vous révéler un secret d'où dépend votre avenir! Vous aviez à l'île Maurice un oncle qui, par d'heureuses spéculations, devint bientôt possesseur d'une brillante fortune. Cet oncle mourut; un intrigant, nommé Jacques Rémond, dont j'avais fait la connaissance à Paris, et qui, comme moi, avait eu quelques démêlés avec la justice, sut, par un odieux artifice, que nous concertâmes ensemble, frustrer l'héritage qui vous était destiné. Ces deux hommes sont rentrés en France, avec votre argent; le premier cache son crime sous le nom de Pascal, et va quitter ce monde; le second se fait appeler monsieur de Berjac, et demeure rue de Tournon, n. 12... »

M. DE BERJAC, dans le plus grand trouble. Mais non!... on t'abuse!

JÉRÔME. Ce n'est pas tout. (Continuant.) « Nous ne connaissons pas le malheureux que nous avons dépouillé!.. seulement, je savais qu'il demeurerait à Paris, qu'il se nommait Jérôme Poujol... le hasard seul, m'a fait découvrir, il y a quelques mois, le lieu qu'il habitait... »

M. DE BERJAC, cherchant à se remettre.
Une dénonciation!.. mais, que prouve cette lettre?.. doit-on en croire les aveux d'un malade que les approches de la mort font déraisonner? et puis, cet homme, qui était mon intendant, a cru, sans doute, devoir se venger, par une indigne calomnie, de quelques différens que nous avons eus.

JÉRÔME, vivement. Oh! non! monsieur!.. quelque pervers que soit un homme, il ne calomnie plus, quand il est sur le point de paraître devant Dieu!

M. DE BERJAC, à part, plus calme. Cet écrit ne peut me perdre... c'est une simple accusation... De l'aplomb! et je suis sauvé!

JÉRÔME. Je comprends qu'une lettre soit insuffisante pour dévoiler une aussi infâme machination! Mais, si M. de Berjac voulait me permettre de lui lire le dernier paragraphe...

M. DE BERJAC. Qu'est-ce encore?

JÉRÔME, lisant. • Je vous envoie les preuves qui attestent la vérité de mes révélations.
• Celui qui vous remettra cette lettre est chargé par moi de déposer entre vos mains, un paquet contenant les papiers qui peuvent seuls vous faire rendre une fortune qui vous appartient, et qui vous a été volée! Puisse l'aveu de mon crime, en mériter le pardon! •

M. DE BERJAC, à part, pâlisant. Je suis perdu!

JÉRÔME, avec force, en tirant le paquet cacheté de sa poche. Ces preuves, les voici!

M. DE BERJAC. Oh! parle plus bas! je t'en supplie!

JÉRÔME, avec colère, élevant la voix.
Eh bien! monsieur de Berjac, ou plutôt Jacques Rémond, où donc est la canaille?.. la canaille existe-t-elle au milieu de braves ouvriers qui gagnent à la sueur de leur front, le pain de leur famille? ou bien, la trouvera-t-on dans la personne d'un soi-disant noble, qui n'est autre qu'un infâme spoliateur, connu de la justice sous le nom de Jacques Rémond!.. lequel Jacques Rémond se pavane sur des cousins volés, sous le nom plus ronflant de monsieur de Berjac!... Faites-moi donc le plaisir de me dire où est la canaille, monsieur de Berjac?

M. DE BERJAC, hors de lui. Oh! tais-toi malheureux! si l'on t'entendait!

JÉRÔME. Et si je veux qu'on m'entende, moi.

Air du vaudeville des Amazones.

Je veux crier!.. j'en ai le droit, peut-être!..
Personne, ici, ne m'ira taire, sur ma foi!..
Je suis chez moi!.. je peux parler en maître!
C'est à mon tour de faire la loi;
Car, ici, tout est bien à moi.
Ils sont passés pour vous, ces jours de fête!
Vous étiez loin d'vous attendre à c'reveil!..
Contre la terre courbez donc votre tête,
Car vos regards souilleraient le soleil!
Contre la terre, oui, courbez votre tête;
C'n'est pas pour vous qu'Dieu fait briller le soleil!

M. DE BERJAC, anéanti. Qu'exiges-tu, enfin?

JÉRÔME, avec force. Ce que j'exige? Eh! parle! j'exige que vous me rendiez mon bien! mon argent, que vous m'avez volé! l'héritage de mon bon oncle, que vous m'avez frustré!.. Qui! je suis Jérôme Poujol, héritier de Michel Poujol,

mort à l'île Maurice... ces meubles sont à moi! je suis ici chez moi! j'exige que vous me rendiez ma fortune! (*d'une voix terrible.*) Je la veux, entendez-vous! elle m'appartient, et je l'aurai; car la canaille de mon espèce prend son bien où elle le trouve, tandis que la canaille de la vôtre joint lâchement des richesses qui ne lui appartiennent pas! voilà la différence qu'il y a entre nous! vous voyez qu'il y a canaille et canaille!.. il est inutile de demander laquelle est la véritable.

M. DE BERJAC, humilié. Je suis prêt à me conformer à tout ce que tu exigeras; mais de grâce, pas un mot devant mon fils! s'il savait...

JÉRÔME, plus calme. Oui, vous avez raison... vous ne gagneriez pas à être connu... c'est juste. (*à part.*) Au fait, ce n'est pas sa faute, à ce pauvre jeune homme, si son père est un coquin fini.

M. DE BERJAC. Il vient... je te restituerai ton bien; mais assure-moi...

JÉRÔME. Il ne saura rien, je vous le promets.

M. DE BERJAC. Ta parole?

JÉRÔME. Je vous la donne... vous pouvez y compter; la canaille de mon espèce sait promettre et tenir.

SCENE VI.

LES MÊMES, JULES.

JULES, accourant. Mon père, on vous attend... il y a quelques formalités à remplir pour la mort de votre intendant, ce pauvre M. Pascal.

M. DE BERJAC. J'y cours.

JULES, apercevant Jérôme, à part. Que vois-je! Jérôme ici!.. le frère d'Adrienne!.. que signifie?..

M. DE BERJAC, bas à Jérôme. Attends-moi.

JÉRÔME, bas. Je vous attendrai.

M. DE BERJAC. Mon fils ne saura rien?

JÉRÔME. Avant votre retour, non... il ne saura rien.

M. DE BERJAC. J'y compte.

JULES, à part. Ils se parlent bas!

M. DE BERJAC, bas à Jérôme. A bientôt.

JÉRÔME. A bientôt.

ENSEMBLE.

M. DE BERJAC, bas.

Ah! Assez dormir, ma belle.

Tu sauras, je l'espère,

Lui taire

Ce mystère

Jusques à mon retour.

Comptant sur ta promesse...

Oui, toute ma richesse

T'appartient en ce jour.

JÉRÔME, bas.

Sur cet affreux mystère,

Oui! je saurai me taire

Jusqu'à votre retour.

Comptez sur ma promesse!

Mais votre or, vot' richesse

M'appartienn'nt en ce jour.

M. de Berjac sort.

SCÈNE VII.

JULES, JÉRÔME.

JULES. Vous ici, monsieur Jérôme?.. par quel hasard...

JÉRÔME. Je conçois que ma présence vous étonne, mais... il y a des événements où... (*à part.*) Je ne sais que lui dire.

JULES. Vous venez parler à mon père?

JÉRÔME. Oui, j'étais venu...

JULES. Pour Adrienne, sans doute?

JÉRÔME. Probablement.

JULES. Que vous êtes bon!.. et vous espérez...

JÉRÔME. Mais...

JULES. Lui avez-vous déjà fait entendre que...

JÉRÔME. Oui. (*à part.*) Que le diable l'emporte avec ses questions... il s'agit bien ici d'amourette!

DESCHAMPS, *entrant.* Monsieur Jules, monsieur votre père vous demande.

JÉRÔME, *à part.* Monsieur de Berjac ne se fie pas à ma parole... Voilà comme on juge toujours les autres d'après soi.

JULES, *avec humeur.* Que c'est contrariant! j'allais savoir...

JÉRÔME, *à part.* Eh bien, tant mieux! j'aime autant qu'il s'en aille.

JULES, *à Jérôme.* Je reviendrai.

JÉRÔME, *à part.* Tant pis.

Jules sort avec Deschamps.

SCÈNE VIII.

JÉRÔME, *seul.*

Pauvre garçon, va! s'il savait... mais ce n'est pas sa faute, un père est un objet de première nécessité, qu'on ne se choisit pas soi-même; aussi, je ne lui en veux pas... J'avais dit à Eustache et à Adrienne de venir me retrouver ici... ils n'arrivent pas. (*regardant par la croisée.*) Eh! je les aperçois; ils se promènent de long en large devant la porte... Cet imbécile d'Eustache n'ose pas monter. (*leur faisant des signes.*) Venez donc!.. Hein?... on ne vous laissera pas entrer?... Dites que vous venez chercher Jérôme Poujol!.. les v'là qui arrivent... Leur apprendrai-je tout de suite l'événement heureux qui... Eustache est si bavard!.. Eh! après tout, j'ai promis le secret, provisoirement, pour le fils... je n'ai pas dit pour les autres... mais, ce bavard d'Eustache... attendons, ne leur disons pas encore positivement de quoi il retourne... terminons d'abord nos comptes avec Jacques Rémond de Berjac.

SCÈNE IX.

EUSTACHE, ADRIENNE, JÉRÔME.

ADRIENNE, *courant em' rasser son frère.* Jérôme! mon frère!

JÉRÔME. Ma bonne Adrienne! tu me croyais perdu?

ADRIENNE. Dam', j'étais inquiète.

EUSTACHE, *à Jérôme.* Oui.. parce que tu n'as pas ma prudence.

ADRIENNE. Mais que fais-tu dans ces riches appartemens?

JÉRÔME, *hésitant.* Ce que je fais ici?

EUSTACHE. Oui.. car, c'est cosu.. en diable..

ADRIENNE. Faut qu'ce soient des gens bien riches qui habitent cette maison!

JÉRÔME, *souriant.* Mais... oui... — Aimes-tu cet ameublement, Adrienne?

ADRIENNE. Quelle question!

EUSTACHE. Je l'aime assez, moi.. (*S'asseyant dans un fauteuil.*) C'est de la plume.. ou de la ouate.. on est très bien, sur son séant, là-dedans! Ah! si les bancs de la Courtille étaient rembourrés d' cette manière-là.. mais pas du tout.. c'est des vrais noyaux de pêches, là-bas..

ADRIENNE, *le faisant lever.* Lève-toi donc, Eustache!.. qu'est-ce que tu fais?.. chez des étrangers!

EUSTACHE. Eh bien, est-ce que ça n'est pas fait pour s'assir?.. Je ne commets donc pas d'imprudence en m'assisant..

JÉRÔME, *souriant.* Eustache a raison..

EUSTACHE, *dans le fauteuil.*

Air: Bouton de rose.

Comme on enfonce!..

D'être rich' v'là les agréments!..

Ces cousins ne pès't pas une once..

Plus d'une grand' dam', là dedans,

Comm' moi, s'enfonce! (bis.)

JÉRÔME. Ma bonne sœur!.. si tu savais!.. je ne veux plus que tu travailles, d'abord!

ADRIENNE. Qu'est-ce qu'il dit donc?

JÉRÔME. Ni toi, non plus, Eustache.

EUSTACHE, *se levant, et le regardant d'un air ébahi.* Ah! bah!.. tu n'auras pas besoin de me le dire deux fois..

JÉRÔME, *J'ai acheté.. tous ces beaux meubles..*

EUSTACHE et ADRIENNE. Tu as acheté ces meubles?

JÉRÔME, *avec joie.* Oui! ils sont à nous!

ADRIENNE, *pleurant.* Ah! mon Dieu! mon pauvre frère a perdu la tête!

EUSTACHE. Ecoute-donc, Adrienne.. il peut s'faire qu'il ait acheté tout ça.. mais, il est peu probable qu'il l'ait payé.. acheter, c'n'est rien, mais, c'est quand faut.. Ah! fichtre! c'est ça qu'est difficile!

JÉRÔME. Quand je vous dis que ce beau mobilier nous appartient!

ADRIENNE. Mais es-tu fou, Jérôme?

JÉRÔME. Moi!.. du tout, petite sœur... je n'ai jamais eu tant de raison.

EUSTACHE, *sautant de joie.* Ah! si tout ça est à nous, je peux m'assir dessus!.. Je veux m'assir sur les fauteuils!.. sur les chaises! sur la table!.. sur.. n'importe quoi!.. Ah! c'est à nous! la prudence me permet de m'assir sur tout!..

Il va d'une chaise à l'autre en s'asseyant sur toutes.

ADRIENNE, *le regardant.* Ah! mon Dieu!..

à l'autre à présent !.. mes deux frères ont perdu l'esprit !

EUSTACHE Je n'ai rien perdu du tout !.. — Dis donc, Jérôme, puisque ce mobilier nous appartient, puisque tu l'as acheté, faudra faire porter tout ça dans not' petite chambre du faubourg Saint-Marceau.

JÉRÔME. Nous avons le temps... (*A part.*) On monte l'escalier !.. c'est mon de Berjac qui revient !.. nous allons en finir !

SCÈNE X.

EUSTACHE, ADRIENNE, M. DE BERJAC, JÉRÔME.

M. DE BERJAC, à Jérôme. Vous voyez que je suis de parole.

JÉRÔME. C'est bien... j'ai fait de même.

ADRIENNE, à part, tremblante. Le bourgeois !

EUSTACHE, ôtant sa casquette, à part. J'ai vu cette figure-là quelque part.

M. DE BERJAC, les apercevant. Que faites-vous ici ?

EUSTACHE, à part. Le diable m'emporte si je le sais !

ADRIENNE, avec crainte. Monsieur...

JÉRÔME, à de Berjac. C'est mon frère... avec ma sœur.

M. DE BERJAC, avec un mouvement de mépris qu'il réprime. Ah !.. (*à Eustache et à Adrienne*) Pouvez-vous nous laisser un instant ?

EUSTACHE, avec politesse. Monsieur... comment donc, mais je vous laisserai tout-à-fait, si ça peut vous être agréable.

M. DE BERJAC, appelant. Deschamps !.. conduisez ce jeune homme et sa sœur dans le petit salon... (*A Adrienne et à Eustache.*) Tout-à-l'heure, votre frère ira vous rejoindre... nous avons à parler d'affaires...

EUSTACHE. Ne faites pas attention... (*bas à Jérôme.*) Frère... je ne sais pas s'il y a du danger... mais, dans tous les cas, je te recommande d'être prudent... la prudence est la mère de la prospérité.

Eustache et Adrienne sortent avec Deschamps.

SCÈNE XI.

M. DE BERJAC, JÉRÔME.

M. DE BERJAC, d'un air humilié. Jérôme Pujol, me voilà à votre disposition !..

JÉRÔME, avec sang-froid. C'est bien.

M. DE BERJAC. Vous possédez les preuves de mon crime, vous pouvez me perdre !

JÉRÔME. Je le sais.

M. DE BERJAC. En me livrant à la justice, vous pouvez obtenir une réparation éclatante du tort que je vous ai fait. Je ne chercherai point à m'excuser... je ne chercherai pas non plus à paraître meilleur que je ne le suis... Oui ! je m'appelle Jacques Rémond !.. après avoir dissi-

pé la petite fortune que m'avait laissée mes parents, je me suis approprié la vôtre !.. mes parents étaient honnêtes, et je n'ai malheureusement conservé de leurs leçons que le mépris qu'ils affectaient pour tout ce qui était au-dessous d'eux !.. j'avais leur orgueil sans avoir leur probité !

JÉRÔME, froidement. Je m'en suis aperçu...

M. DE BERJAC. Je suis donc prêt, Jérôme Pujol, à vous restituer votre bien !

JÉRÔME. Je vois que vous vous résignez... c'est ce que vous avez de mieux à faire...

M. DE BERJAC. Si votre vengeance n'est point satisfaite, allez déposer entre les mains de la justice ces papiers qui peuvent me flétrir à jamais !.. je l'ai mérité !.. je subirai mon sort sans me plaindre !.. Mais vous comprendrez que l'homme, quelque coupable qu'il soit, sait garder une place dans son cœur pour un sentiment que la nature ne refuse même que rarement aux plus grands criminels !.. j'ai un fils, Jérôme ! et je l'aime !.. Songez qu'en flétrissant le père, vous allez déshonorer le fils !..

JÉRÔME, avec un peu d'émotion. En effet, le déshonneur retombera sur lui !

M. DE BERJAC.

Air : Simple soldat.

Ce pauvre enfant, que le ciel m'a donné.

De mes erreurs sera victime !

Bientôt, hélas ! du monde abandonné,

Il portera la peine de mon crime.

JÉRÔME.

Je vous comprends !.. mais j'veux être vengé !

M. DE BERJAC.

Ten cœur est bon !..

JÉRÔME, le regardant avec surprise.

Quel changement s'opère !..

M. DE BERJAC.

Ah ! montre-toi (si je t'ai bien jugé)

Plus juste que le préjugé !..

Pense au fils, en frappant le père ! (bis.)

Jérôme !.. je le répète !.. je suis prêt à vous restituer ce qui vous appartient !.. quand je vous aurai rendu compte de la fortune de Michel Pujol, votre oncle, il ne me restera que l'indigence !.. Je ne me plains pas !.. oh ! non ! Jérôme !.. je veux bien léguer la misère à mon fils, mais je ne voudrais pas lui laisser l'infamie !..

JÉRÔME, ému. Que demandez-vous, enfin ?

M. DE BERJAC. Je demande que ce fatal secret reste entre nous !

JÉRÔME, avec résolution. Oui !.. pour... votre fils !.. Écoutez-moi !.. je suis vil !.. un peu brusque !.. je vous ai dit que vous étiez un coquin... parce que je le pensais... mais, malgré ça, je ne suis pas méchant... Écoutez-moi bien !.. Si vous me jurez d'être honnête homme pour le reste de vos jours, votre secret mourra avec Jérôme !.. votre fils ignorera toujours que son père... enfin, n'importe !.. me promettez de ne plus sortir de la droite route ?

M. DE BERJAC, vivement. Oh ! je vous le jure ! et le reste de ma vie vous le prouvera !..

JÉRÔME. Ce pauvre enfant, qui me paraît un brave garçon, ne doit pas souffrir des fautes de son père... Bien plus !.. Oh ! quelle idée !..

votre fils ne sera pas déshonoré!.. par ainsi, puisqu'il aime ma sœur, et que ma sœur le lui rend bien, vous consentirez à ce mariage!

M. DE BERJAC, vivement. Ah! je consens à tout!.. (*Avec résolution.*) Jérôme!.. je serai digne de ton généreux procédé!.. je partirai!.. j'irai dans un pays lointain expier ma faute et en mériter le pardon!..

Air d'Aristippe.

Garde pour toi, garde donc ta richesse...
Je ne veux rien... pour moi plus de splendeur.
Cet or maudit, qui m'a tenté sans cesse,
Est aujourd'hui sans appât pour mon cœur,
Car je lui dois ma honte et mon malheur.
Il est un bien plus cher que l'existence
Que je voudrais racheter en partant,
Par la misère et la souffrance...
C'est le bonheur de mon enfant! (bis.)

JÉRÔME, ému. C'est bien!.. ah! je le vois... vous comprenez enfin qu'il vaut mieux être honnête... Eh bien! je veux vous donner les moyens d'accomplir votre louable résolution. Je vous laisse la moitié de cette fortune!

M. DE BERJAC. Oh! Jérôme!.. je partirai!.. mon fils sera heureux!.. mais notre secret...

JÉRÔME, montrant son cœur. Restera là... Faites venir les enfants et annoncez-leur votre départ et nos projets de mariage.

M. DE BERJAC. Tu seras content.

Il sonne, et parle bas à Deschamps qui entre et sort de suite.

JÉRÔME, à part. Allons, je marie ma sœur, je retrouve la moitié d'une fortune... je n'ai pas perdu ma journée.

Musique en sourdine jusqu'à la sortie de M. de Berjac.

SCÈNE XII.

EUSTACHE, JULES, M. DE BERJAC, JÉRÔME, ADRIENNE.

JULES, accourant. Mon père! vous me demandez?

M. DE BERJAC, avec émotion. Mon fils, avant d'accomplir un projet depuis long-temps arrêté, j'ai voulu assurer ton bonheur, ton avenir... ayant acquis la certitude d'un amour véritable pour cette jeune fille, je te permets de l'épouser... Approchez, mademoiselle, venez recevoir un mari de ma main.

JULES, avec joie et surprise. Adrienne!

ADRIENNE, de même. Monsieur Jules!

M. DE BERJAC, dont l'émotion est croissante.

Quant à moi... Jules... je vais entreprendre un voyage... assez long.

JULES, avec chagrin. Vous partez?

M. DE BERJAC, très ému. Oui! il le faut... des raisons que tu ne peux connaître... Jérôme. (*Il lui prend la main.*) Mon fils. (*Il le serre dans ses bras.*) Adieu! adieu!

M. de Berjac se détache des bras de Jules, et s'éloigne vivement. Jules va pour le suivre.

JÉRÔME. Restez! (*Jules s'arrête et semble, dans son étonnement, interroger Jérôme du regard.*) Oh! pas de questions!

EUSTACHE. Il paraît que décidément nous sommes ici chez nous... Oh! alors, je vas me mettre à mon aise, faut que je m'assise... quand on a des fauteuils comme ça, on ne doit pas rester debout.

Il s'étale dans un fauteuil.

JÉRÔME. J'espère que voilà de l'ouvrage!.. Ai-je bien employé mon lundi, hein?.. au lieu de dépenser de l'argent, j'en ai trouvé; j'ai marié ma sœur!.. par moi, son avenir est assuré!.. (*A part.*) J'ai fait rentrer dans le bon chemin un homme qui s'en était diablement écarté!.. (*Haut.*) Allons, la canaille a quelquefois de bons moments.

CHOEUR.

Plus de sombre nuage,
La tendresse a son tour.
Un heureux mariage
Nous unit en ce jour.
Les sans retour.

Air :

JÉRÔME, au public.

Pour une sœur qui m'est si chère,
Messieurs, j'implor' votre bonté.

ADRIENNE, montrant Jérôme.
Messieurs, j'vous r'commande mon frère...

EUSTACHE, au public.

Que je sois votre enfant gâté.

A Jérôme et à Adrienne.

Mais, pour obtenir l'indulgence,
Mieux qu'vous j'saurai les attendrir...

Au public.

Messieurs, j'vous dirai qu'la prudence
Ne vous défend pas d'applaudir.

REPRISE EN CHOEUR.

FIN.